

Sylvaine POUJADE BALTAZARD est Agrégée de Lettres Classiques et Docteur en Langues et Littératures anciennes. Elle a enseigné pendant de nombreuses années le grec et le latin à l'Université de Rennes 2. Elle a publié en 2025 l'édition et la traduction des *Explicationes au livre d'Aristote sur l'Art poétique* de Francesco Robortello da Udine (*In librum Aristotelis de arte poetica explicationes*, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'humanisme »).

LE DE SATYRA DE FRANCESCO ROBOTELLO

Satura tota nostra est, « la satire est totalement nôtre », affirmait péremptoirement Quintilien au I^{er} siècle de notre ère, dans le livre X de son *Institution oratoire*. Et de fait, au siècle précédent, Tite-Live avait fait de la *satura* une étape décisive dans l'historique qu'il présentait des origines du théâtre latin. Pourtant, si les deux auteurs s'accordaient sur ce point, leurs déclarations divergeaient sur la nature de ce qui n'était pas encore un véritable genre littéraire : quand Quintilien rattachait d'emblée la satire au poème en vers réguliers de Lucilius, et à une tradition plus ancienne représentée par Varron, Tite-Live en faisait une pratique scénique associée à la danse, caractérisée par sa grande liberté, railleuse et essentiellement orale et musicale.

Si les auteurs de l'Antiquité tardive admettent à leur tour comme possible cette hypothèse d'une origine latine du genre, ils font cependant surgir l'idée d'une autre ascendance, celle d'une origine grecque. Diomède, Donat, Acron, dans une démarche qui est celle du questionnement étymologique, interrogent le sens du mot grec *Saturoi*, ces demi-dieux agrestes et insolents représentés avec des oreilles pointues et des cornes sur la tête, une queue et des pieds de chèvre, ainsi que celui, latin, de l'adjectif *satur*, qui renvoie à cette *satura lanx* qui est un plat garni en abondance de toute espèce de fruits ou de légumes, sorte de macédoine ou de farce à l'origine rustique. Deux voies nettement distinctes, par conséquent, voire difficilement conciliables, aux implications très différentes : comment passer en effet des personnages de Satyres, qui imposent le souvenir des drames satyriques grecs, aux satires latines du « quadrige latin » (Politien, *Praelectio in Persium*), composé de Lucilius, Horace, Perse et Juvénal ?

La tradition critique humaniste, à la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e, commente à l'envi ces étymologies : et Politien, Florido, Britannico ou Josse Bade, en entretenant cette confusion, font de la satire – ou satyre – un genre problématique sans origine claire et donnent naissance à ce que l'on a pu appeler « l'invention humaniste de la satire », comme le propose le titre d'un chapitre de l'ouvrage de Pascal Debailly intitulé *La Muse indignée*, publié en 2012, dont le tome 1 est consacré à la satire lucilienne en France au xvi^e siècle.

Nulle trace d'Aristote dans tous ces développements : Aristote dont la *Poétique*, certes, n'est redécouverte qu'au cours du xv^e siècle, mais qui est en train de devenir, avec l'*Épître aux Pisons* d'Horace, un modèle théorique dominant et met en place les grands concepts qui vont progressivement s'imposer dans le domaine de la théorie poétique. C'est que, pour des raisons en partie évidentes, Aristote n'en parle pas. Et l'on sait par ailleurs qu'il n'aborde le thème du rire, donc la comédie, que de façon extrêmement succincte. Il y a donc là un vide, que ceux qui cherchent à constituer un système général des genres tenteront de combler.

C'est ce à quoi va s'attacher, en 1548, Francesco Robortello : il fait suivre ses *Explicationes à la Poétique* de courts traités qui étudient, en adoptant la méthode et les principes aristotéliens, les genres délaissés par Aristote que sont, outre la satyre, la comédie, l'épigramme, l'épigramme, l'épigramme et les traits d'esprit. Le projet laisse sceptique : comment intégrer la

satire dans la théorie aristotélicienne de la poésie ? C'est pourtant ce mouvement que va opérer le *De satyra*, dont le passage d'Aristote à la satire latine constitue le fil directeur.

D'emblée Robortello met en place un raisonnement de type syllogistique, dont la majeure rappelle que : la fin de la poésie est l'imitation. Or, la satire est une partie de la poésie. Donc la fin de la satire est l'imitation.

À partir de là, Robortello reprend les grands concepts qu'il a développés dans son commentaire de la *Poétique*, autour des trois moyens de l'imitation des actions humaines que sont le rythme, la parole et la mélodie : le caractère mimétique comme critère discriminant unique permettant de décider de la poéticité d'une forme artistique ; la diversité des objets de la mimésis ; le primat du fictif sur le vrai ; le primat du vraisemblable et de l'universel de la *fabula* sur le vrai circonstancié de l'histoire.

Reste à démontrer la validité de la deuxième proposition du syllogisme : comment Robortello peut-il ainsi affirmer que la satire fait partie de la poésie ? La réponse est pour lui sans ambiguïté : plusieurs passages de la *Poétique* évoquent explicitement les origines satyriques de la tragédie. Robortello les cite et les commente. Mieux, il trouve dans la définition que fait Aristote du laid comme objet de la mimésis comique une place laissée vacante pour la satire : il y a deux sortes de laid, celui qui déclenche le rire, et celui qui déclenche l'indignation et l'aversion. « Le comique n'est qu'une partie du laid, dit Aristote. En effet le comique consiste en un défaut ou une laideur qui ne causent ni douleur ni destruction » (traduction de R. Dupont-Roc et J. Lallot). Puisque la comédie n'a pour objet qu'un laid « inoffensif », condition essentielle du rire, la satire, elle, peut traiter les deux aspects de la laideur.

Ainsi dotée d'une origine qui en fait la forme première du poème dramatique, d'une matière qui la différencie à la fois de la tragédie et de la comédie, elle a toute sa place dans une typologie des genres d'inspiration aristotélicienne, et acquiert le statut de genre autonome répondant à tous les critères de poéticité imposés par le philosophe grec.